

Pour en finir avec les études littéraires

Marc Angenot

Volume 27, Number 2 (158), April 1985

Universitaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31253ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Angenot, M. (1985). Pour en finir avec les études littéraires. *Liberté*, 27(2), 27–33.

MARC ANGENOT

POUR EN FINIR AVEC LES ÉTUDES LITTÉRAIRES

Il y a trente ans et plus, les études littéraires fonctionnaient selon un système de légitimation un peu bizarre mais qui avait fait ses preuves: le professeur et ses étudiants passaient leurs jours et leurs nuits à étudier Nivelles de la Chaussée (et la comédie larmoyante), Christine de Pisan (et la doctrine de l'éducation des filles du XIV^e siècle), les tragédies de Voltaire, les satires de Boileau, les poèmes de Sully-Prudhomme et les essais de Charron — textes et auteurs dont nul, en dehors des Facultés, ne prétendait se soucier et dont pas un seul lecteur «ordinaire» ne songeait à faire l'acquisition. En dehors de la clôture universitaire, prospéraient Eluard, Aragon, Mauriac, Gide, Sartre, Camus et — selon les degrés de distinction — Saint-Exupéry ou Gilbert Cesbron... Il était entendu que l'Université ignorerait au moins jusqu'à leur décès ces gêneurs, les écrivains vivants; qu'elle attendrait qu'un hypothétique jugement de la postérité vienne garantir qu'il s'agissait de valeurs sûres et ne consentirait somme toute à les lire que le jour où plus personne dans la société civile ne les lirait. Parfois le collégien dissimulait dans son pupitre un exemplaire passé en fraude de *l'Homme révolté* ou des *Nourritures terrestres*. S'il était surpris à ces lectures hors programme, il risquait de se faire tancer et rappeler qu'il avait d'autres chats à fouetter: une dissertation sur le sentiment de la nature chez Madame de Sévigné pour lundi prochain...

On pouvait se gausser de ce système, c'était n'en pas voir l'axiome dissimulé: certes l'Université ne mettait pas au programme Gide, Mauriac ou Camus, mais c'était pourtant parce que ces Messieurs existaient, parce qu'ils représentaient aux yeux du monde une littérature vivante, que l'Université avait le mandat de porter toute son attention sur le poussiéreux Nivelles de la Chaussée. Autrement dit, bien qu'elle n'en parlât jamais, l'Université légitimait les études littéraires par le fait qu'il y avait «au dehors» une littérature reconnue et prestigieuse. Son refus de la prendre en compte était accessoire.

On me dira que cela, c'était, même il y a trente ans, le modèle européen; qu'en Amérique dès le début du siècle on avait trouvé plus stimulant et plus «moderne» de faire une place grandissante aux écrivains contemporains. Hélas oui, et c'est ce qui explique le grand nombre de thèses de maîtrise des années vingt et trente (à voir dans les bibliothèques de nos universités) qui portent au pinacle et étudient avec un grand soin philologique les œuvres immortelles de contemporains fameux, François de Curel, Henri Bernstein, René Bazin et Ernest Psichari. Le modèle à la française avait du bon: il savait qu'on ne peut faire confiance au goût des professeurs et de leurs élèves, que le mystérieux Jugement de la Postérité leur était la douloureuse obligation de faire preuve de discernement.

Par ailleurs ce système offrait d'autres avantages peu niables: loin de dégoûter l'étudiant des belles-lettres, la persistante brimade qui l'obligeait tout au long de ses études à disserter sur l'expiation palingénésique chez Blanc de Saint-Bonnet, sur le vague à l'âme chez Senancour, sur la solitude de l'homme supérieur dans le *Moïse* de Vigny lui donnait une grande faim de nourritures spirituelles plus saines et d'une actualité moins incertaine. Quand il sortait des Facultés, il avait parfois acquis par esprit de compensation la capacité de goûter Georges Bataille, Raymond Roussel ou Nathalie Sarraute — à moins que d'un esprit trop docile, l'Université n'ait fait pour la

* L'enseignement littéraire faisait fort bien de ne pas se donner pour mandat de faire aimer la littérature; il considérait que cet amour-là s'acquiert spontanément chez les âmes «bien nées» et qu'il n'avait pas à se préoccuper de susciter le goût des lettres. Elitiste, il faisait bien. Inversement, l'amour des lettres n'impliquait pas par voie de conséquence directe l'amour des études littéraires, pas plus que l'amour du sexe n'entraîne fatalement l'amour de (ou l'intérêt pour) la sexologie. Un professeur de lettres qui confie ses enthousiasmes de lecteur dans l'espoir d'en intoxiquer par suggestion les âmes de ses élèves est aussi fâcheux qu'un sexologue qui contera en classe ses performances et ses bonnes fortunes. Il ne

vie un spécialiste exclusif de Blanc de Saint-Bonnet, auquel après dix-huit années d'efforts, il consacrait son doctorat d'État.*

Quelque chose est arrivé, il y a une vingtaine d'années, avec le développement même des institutions universitaires et l'élargissement de l'accès à l'université. On n'a pas seulement mis les écrivains vivants au programme, comme de bons esprits progressistes et critiques le réclamaient depuis longtemps, — cela n'est pas l'essentiel. Ce qui est arrivé un jour, c'est qu'il s'est plus vendu d'exemplaires de ces ouvrages contemporains à l'intention de cours collégiaux et universitaires qu'il ne s'en achetait spontanément de la part de «l'honnête homme», grand liseur, consommant de la littérature pour son seul plaisir spirituel. L'encre à peine sèche, les derniers romans de Jacques Godbout, de Marie-Claire Blais prenaient par ballots entiers le chemin des cégeps et des départements d'études littéraires. Au contraire, l'honnête homme amateur de livres, passionné de littérature novatrice, attentif au mouvement littéraire, devenait une réalité sociologique des plus évanescence. La littérature (québécoise, française) se vendait de mieux en mieux, mais c'était parce qu'elle était «au programme».

En d'autres termes, les écrivains vivants avaient pris la place et remplissaient la fonction des grands morts poussiéreux. Ils auraient pu aussi bien publier leurs œuvres dès l'édition originale avec des notes et des questions à la fin des chapitres, ce qui eût allégé la tâche des enseignants chargés d'en faire saisir la beauté et l'intérêt à l'étudiant réticent et, comme on dit, de moins en moins «motivé». L'étudiant, toujours animé du saint esprit de contradiction, dissimulait désormais dans sa mallette et lisait aux toilettes les bandes dessinées de Lauzier, de Brétecher, de Métal Hurlant. Il était certes possible de refaire l'opération de cooptation, de mettre au rancart, la mort dans l'âme, jusqu'à Tremblay, jusqu'à Chamberland, pour essayer un cours de sémiotique icônique consacré à «Tintin». Les étudiants trouvaient Tintin niai-

manque pas
cependant
d'exemples de
ces deux sortes
d'impostures.

seux et renâclaient à en recenser les graphèmes et à en moduler la tropologie. La crise était venue.

J'omets ici l'épisode par lequel les écrivains québécois s'étaient vu attribuer la fonction civique de constituer ensemble une Littérature Nationale, floraison tardive d'un modèle du siècle bourgeois: d'Aubert de Gaspé fils à Hubert Aquin, cette littérature nationale n'était pas plus mythique ni plus artificielle que celle dont Lagarde-et-Michard est le terme. Elle ne l'était pas moins. Que c'est loin tout cela...

Le problème qui s'est donc posé il y a quelques années mais de façon non avouée, subliminale, était: comment maintenir et développer les études littéraires alors que la littérature, la bonne et vraie littérature instituée, avait disparu ou avait cessé du moins d'occuper dans le champ social une place, un secteur bien visible et bien légitime? Une telle situation de crise prouve *a contrario* ma thèse: tout en n'en parlant jamais, les anciennes études littéraires tiraient leur justification de l'existence de cette littérature vivante mais frappée académiquement d'interdit. L'Université n'a commencé à mettre au programme les écrivains vivants que le jour où les seuls lecteurs de littérature sont devenus des jeunes gens et des jeunes filles dont l'amour des lettres était subordonné à la poursuite d'un Diplôme. De 1870 à 1940 il y a eu en France plusieurs *quotidiens* littéraires concurrents: *Gil Blas*, *l'Echo de Paris*, *Comoedia*... Les gens de lettres n'avaient pas besoin des magisters et de leurs élèves pour tenir leur rang et participer à la rumeur sociale. Leur public n'était pas réduit à des salles de classe. Comment proclamer aujourd'hui: je suis l'avant-garde; j'expérimente la nouvelle écriture, je suis incompris, les philistins me dédaignent, la preuve: je ne suis au programme que des cégeps de Saint-Jovite et de Rivière-du-Loup?

Une autre formule est apparue comme antidote à la crise. Jean-François Revel parle quelque part d'un pays imaginaire où il y aurait abondance de critiques d'art mais pas un seul peintre. Une telle chimère s'est incarnée dans le monde universitaire du Québec.

Puisque la littérature avait cessé d'intéresser, peut-être pouvait-on cependant maintenir en vie les départements littéraires avec leur coma dépassé. Il suffisait de mettre au programme les critiques littéraires eux-mêmes, les théoriciens de la littérature et rien qu'eux, faire des études littéraires l'étude des études littéraires. L'enseignant renonçait à faire lire aux étudiants Racine, Michelet, Proust, — fatigants et ennuyeux; il faisait étudier Barthes «sur Racine» et sur Michelet, sur Balzac, Gilles Deleuze sur Proust, ce qui évitait à l'étudiant(e) la tâche ardue d'aller lire les textes «primaires», tâche dont ces penseurs s'étaient acquittés à merveille à sa place. Il y a beaucoup de bon sens dans cette méthode: quiconque a lu la *Morphologie du conte* de Vladimir Ia. Propp est indubitablement dispensé d'aller lire les cent cinquante premiers *Skazka* du Relevé d'Afanasiev, dont Propp a rendu raison de façon magistrale. Si l'on pousse l'analogie, il est évidemment plus expédient d'étudier en profondeur *Figures I, II* (et même *III*) de Gérard Genette que de se mettre à lire avec ses modestes lumières les trois ou quatre cents romans de la culture occidentale qui lui servent d'«exemples». L'étudiant contemporain est invité ainsi à appliquer un axiome de sagesse antique (que peut-être il ignore): *Ars longa, vita brevis*. (Version latine du premier aphorisme d'Hippocrate: $\epsilon\beta\omega\varsigma\beta\lambda\alpha\chi\upsilon\varsigma\ \eta\ \delta\epsilon\ \tau\epsilon\chi\eta\ \mu\alpha\kappa\rho\alpha$ — ceci est ma contribution au régime des notes en bas de page.)

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, il me semble que tout ceci ne peut pas durer encore très longtemps. On me dit que ça durera bien autant que nous. J'en doute un peu. Sous nos yeux, Roland Barthes est en passe de devenir aussi désuet que Nivelles de la Chaussée ou Blanc de Saint-Bonnet. C'est dire que le rythme d'obsolescence nous dépasse. Sans doute pourrait-on serrer les dents et, puisque même Tintin ne passe plus, en revenir à Nivelles de la Chaussée et s'y tenir contre vents et marées. On peut aussi louvoyer, panacher, réveiller l'attention moribonde en mettant au programme Platon, Tintin, Nivelles de la Chaussée et Derrida; il y en aurait pour tous les

goûts. On pourrait encore, faute de grands écrivains légitimés par les trompettes de la renommée, transformer la classe en cours de création littéraire: la littérature n'étant plus, soyons impavides et faisons-la nous-mêmes! (Technique habile qui permet accessoirement de faire passer l'accord des participes.)

Accepterons-nous d'envisager un cas de figure qui rendrait raison du marasme et des tactiques divergentes actuelles: ce serait l'hypothèse que les études littéraires telles qu'elles existent n'ont plus guère de *raison d'être*. Toute institution menacée tend à faire ici un raisonnement par les conséquences qui élimine sans examen une aussi fâcheuse hypothèse. Tout de même. Faut-il mettre la clé sous la porte? Ou la main à la pâte? Faire renaître par nos propres forces — à nous enseignants — une littérature moribonde? Mais la littérature au Québec est *déjà* écrite en grande part par des gens qui sont des enseignants, qui l'ont été ou le seront...

Faut-il, faute de littérature autochtone, mettre au programme celle de pays où les lettres semblent plus vivaces, plus aimées, mieux pourvues de mandats et d'enjeux? La colombienne, la tchèque, la japonaise, l'albanaise même! Car il ne fait pas de doute que l'enseignement littéraire stérilise la littérature vivante du pays où il sévit. Si j'étais un des derniers hommes de lettres, je poursuivrais devant les tribunaux les cégeps qui feraient mine de me mettre au programme. Et si on me disait: «Oui, mais votre public? Vous en vendez cinquante exemplaires de votre malheureux bouquin, tandis que dans la liste de lectures *obligatoires* (retenez ce mot!) du cours LIT-4250, c'est déjà une vente de cent cinquante copies additionnelles assurée!», je répondrais fièrement: «*Timeo Danaos et dona ferentes*» (*Énéide* II, 49). Je dirais aux littératurologues: «Vos problèmes ne sont pas les miens». Usant du solécisme, j'irais jusqu'à dire: «Vos difficultés m'indiffèrent!»

Les enseignants de la littérature ont jeté beaucoup de lest; ils ont renoncé à faire comprendre à l'étudiant(e) les beautés de Nivelles de la Chaussée et

cependant le ballon philologique ne cesse de perdre de l'altitude. Il faudra bien revenir sur terre, avouer que le souci de connaître et d'étudier sa vie durant cette activité mystérieuse, la littérature, dont gît le secret au profond du cœur, qu'un tel souci ne saurait être bien répandu, que la «demande sociale» de spécialistes de cette sorte ne cesse de s'amenuiser, que leur activité anxieuse et envahissante est nuisible à ce qui subsiste de création littéraire même, et qu'il va falloir songer à se recycler.